

Brèves littéraires

Brèves

Le voisin

Claudette Frenette

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5020ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, C. (2000). Le voisin. *Brèves littéraires*, (55), 51–57.

CLAUDETTE FRENETTE

Le voisin

Deuxième mention d'excellence
Concours *Brèves littéraires*
Prose
Festival francophone de l'écriture

Ils montèrent vers le Nord dans le noir de la nuit. Le roman s'achève sur ces mots sinistres d'où elle émerge péniblement, une tension dans le bas-ventre. Marielle vient d'emménager dans un appartement d'un troisième étage, rue Cartier. Son chien Stan l'a suivie avec sa langue trop longue et son poil amoché par la dernière tonte maison. Ses hurlements ne tarderont pas à le condamner lorsque l'envie prendra à sa maîtresse de le laisser tout seul avec son désarroi. Pendant quelque temps, la femme promène la bête en rond dans la cour carrée de l'immeuble et se prépare mentalement à l'abandonner. Un minuscule balcon leur sert d'évent à tous les deux.

L'endroit lui convient, à elle qui a bourlingué et mangé des légumes racines quelques hivers durant, sur des fermes isolées. Son mari les dénichait à répétition, toujours à prix d'aubaine. Ils avaient le souci de l'économie et un très fort désir d'authenticité. Sertis comme deux yeux dans le même visage, ils

voyaient un but commun à atteindre. Leurs quatre mains travaillaient de concert. Lui s'appelait Yvan, Le Terrible.

L'œil vague, Marielle se remémore les alignements d'oignons qui donnaient à leurs soupes une saveur personnalisée. Son chien, avec sa tête de rescapé, lui rappelle ce temps où les animaux et elle n'avaient d'égards que pour Le Terrible, faute de quoi, ils subissaient sa rancœur contre tout. Sa mort prématurée les a finalement délivrés.

* * *

Une tranche de pain grillé bondit sur la table. Marielle s'en empare, y étale de la confiture de fraises des champs, dernier vestige de son ancienne vie. Le chien n'est plus là, euthanasié. Par habitude, elle s'adresse à lui : « Sacré Stan, tu t'ennuyais trop, il fallait que ça finisse ! » Tristement, elle sourit au fantôme de la bête. La tartine refroidit entre ses doigts. Une musique barbare lui parvient de l'appartement d'à côté. Celui qui habite là se cache. Arrivée depuis trois semaines, elle n'a jamais pu l'apercevoir. Elle devine que c'est un homme à cause du grésillement du rasoir qui traverse le mur plâtré de la salle de bains, chaque matin. Face à face, ils font leurs ablutions, dissimulés derrière le tain du miroir. Seuls l'écho cauchemardesque de sa musique et son besoin de se raser chaque jour donnent à Marielle un aperçu du personnage.

Elle raccroche le combiné. Son amie Claire lui a raconté une histoire d'horreur : on vient de lancer une poursuite dans le New Hampshire contre un homme à tête et à queue de rat qui n'était jamais sorti de chez lui. Sa mère l'avait caché à sa naissance et le nourrissait de détrit. Devenu adolescent, le spécimen, poussé par un besoin irrépessible, avait fui et s'était payé le luxe de violer une dizaine de femmes, toutes internées à la suite de l'agression. « Tu imagines ? » a-t-elle insisté, il y a de quoi perdre la boule. Il paraît même qu'il aurait traversé la frontière. » Durant trois jours, Marielle se barricade. Stan lui manque terriblement.

Enfin, elle n'en peut plus et sort. La rue lui offre le divertissement souhaité. La désinvolture des gens lui permet aussi d'oublier que ses économies ont fondu de moitié, ce qui commence à la titiller de temps en temps. À l'angle des rues Cartier et Aberdeen, elle arrive face à face avec un homme étrange, masqué. Elle rentre vivement dans un restaurant, mourante d'inquiétude.

— Un café allongé, s'il vous plaît.

Le serveur est blond cendré. Une bouille sympathique. Elle ose le questionner.

— Vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Ça fait déjà un bon bout de temps. Six ans peut-être.

— Vous devez bien connaître les gens du quartier.

— Oh, vous savez, il y a tant d'inconnus et de touristes par ici.

— Avez-vous eu l'occasion de servir quelqu'un qui porte... un masque ?

— Un masque... non. Attendez... il y a bien Stéphane, le grand brûlé qui vient quelquefois.

Elle bafouille une excuse, un ça va, ça va, comprenant sa sottise de femme emmurée. Elle décide de commencer, dès le lendemain, une recherche d'emploi.

* * *

La salle d'attente est vide. En consultant les heures d'ouverture du centre d'emploi, Marielle constate qu'elle est une demi-heure trop tôt. Elle feuillette un magazine et se prépare à l'entrevue qui devrait lui fournir quelques pistes d'embauche. Avant de connaître Yvan, elle était technicienne en garderie mais aujourd'hui, sa patience est à zéro. Si elle n'a pas pu supporter un chien, pourrait-elle passer des journées entières dans un enclos avec une trentaine de mioches ? Elle ne sait pas...

Les gens commencent à affluer, ce qui l'écarte d'un trop grand pessimisme. Certains lui lancent des regards obliques. Une femme aux traits forts et aux

cheveux noirs et crépus la dévisage carrément. Elle porte un jean et un blouson de cuir ouvert sur un t-shirt moulant. Les seins sont minuscules. Les deux femmes échangent un regard équivoque, puis le numéro un est appelé. Marielle se lève précipitamment ; elle commençait à ramollir sous l'insistance du regard de l'autre. Étrangement, son voisin de palier émergeait derrière le visage de l'inconnue.

À cause de sa réticence à côtoyer de nouveau les marmots, on lui conseille les soins aux personnes âgées. Une première rencontre avec cinq bénéficiaires est déjà fixée. Elle a le trac, un trac fou. Le samedi suivant, elle se présente dans une petite salle du Foyer Sainte-Jeanne-d'Arc. Quatre têtes blanches et une chauve se retournent en même temps dans sa direction. Les vieilles mains la tripotent et les bouches fatiguées rient de ses blagues enfantines. Marielle adopte d'emblée ces grands-parents orphelins.

* * *

Le centre d'accueil a l'air d'un bazar avec ses oripeaux. Les préposés insistent sur les bricolages de Noël qu'ils suspendent un peu n'importe où, à cinquante exemplaires. La fête sera ou ne sera pas celle des anges de demain. Avec leurs mains fripées, ceux-ci découpent des étoiles et des sapins sans arêtes. Des mètres de ouate sont déroulés et collés pour symboliser la neige accumulée sur les êtres et les choses. C'est le vingt décembre.

Ce matin, pour la première fois depuis trois mois, il y avait des traces de pas sur les marches de l'escalier derrière chez Marielle. Alors qu'elle avait cru l'oiseau définitivement envolé, voilà qu'il redonne signe de vie. En supervisant le travail de ses pupilles, elle repense à ces traces... Ce soir, elle saura...

* * *

Pour multiplier par cinq sa recette de sucre à la crème, Marielle manque de sucre et de cassonade. Elle a trouvé ce prétexte usé pour emprunter une tasse de l'un et de l'autre à son voisin. Équipée de deux mesures, elle se pointe en tablier, une résille dans les cheveux, à la porte d'à côté. Elle sonne. Quelqu'un bouge à l'intérieur, elle ne peut plus reculer. Maurice Comtois se présente. Homme costaud dans la quarantaine, teint foncé, yeux clairs, barbe forte. Il est de passage à Québec, n'a rien dans son garde-manger, surtout pas de sucre ni de cassonade. Il lui offre d'aller en acheter pour elle au dépanneur. Elle consent. Ce n'est que lorsque s'éteint la résonance de ses pas dans l'escalier de fer qu'elle se rend compte de l'incongruité de la situation. Nul doute que Maurice Comtois l'a prise pour une mère de famille débordée par la tâche de sucrer le bec à sa progéniture. Elle devra lui expliquer qu'il n'en est rien, qu'elle est toujours seule d'un côté du mur.

Ses belles mains lui tendent le sac d'épicerie et son sourire dévoile la blancheur de ses dents. Elle ne sait pourquoi ni comment les choses s'organisent d'elles-mêmes. Maurice entre chez elle, ils bavardent

comme de vieux camarades, boivent un verre de vin tandis que le sucre bouillonne sur le feu. Au bout d'un certain temps, l'homme demande où se trouve la salle de bains. Marielle le reconduit, ramassant nerveusement au hasard quelques vêtements et serviettes qui traînent. Jetant un coup d'œil rapide dans le miroir, elle croit distinguer deux crocs dépassant de la lèvre supérieure de Maurice. Stan n'étant plus là pour la protéger, elle ressent une peur terrible, se sachant à la merci du monstre.

Marielle ouvre les yeux. Son voisin de palier est penché sur elle. Un léger pli d'inquiétude mêlé d'incompréhension lui barre le front. Une odeur de caramel brûlé flotte dans l'air.